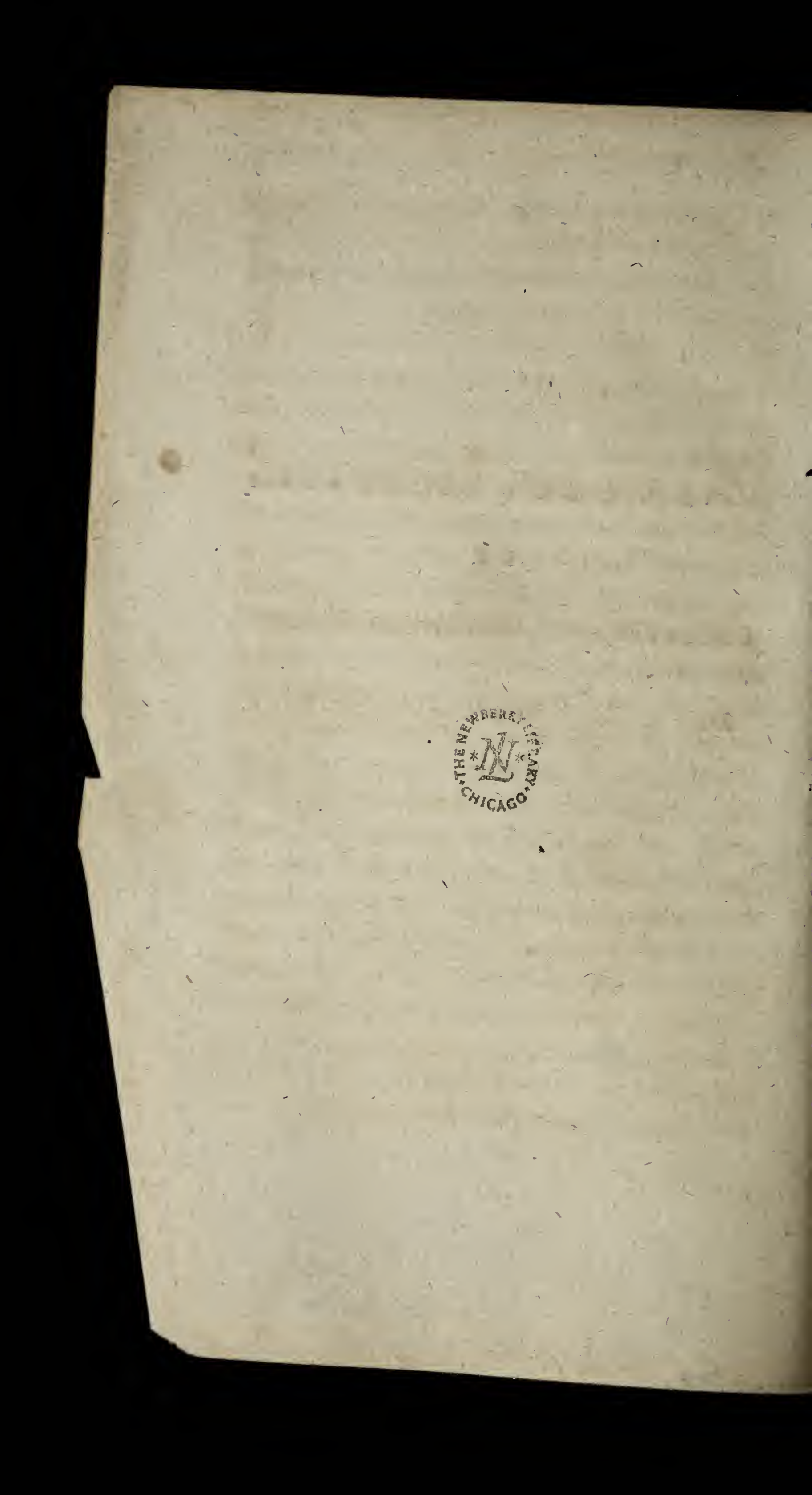
INTRIGUES SECRETTES

DE

LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH D'ORLEANS,

Dans sa résidence actuelle en ANGLETERRE.



INTRIGUES SECRETTES
DE
LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH D'ORLEANS,

Dans sa résidence actuelle en Angleterre.

RIEN n'intéresse plus la nation françoise que l'examen de la conduite d'un prince du sang, dans un pays étranger, sur-tout dans ce temps de trouble et de division. On sçait que parmi les ambitieux aristocrates dont les projets incendiaires ont allarmé tous les fideles patriotes, Louis-Philippe-Joseph duc d'Orléans a tenu le premier rang. Sa qualité de premier prince du sang, sa fortune immense, son caractere naturellement remuant, sa perfide politique lui ont fait jouer un grand rôle avant & après l'événement de la révolution, à laquelle il a si puissamment coopéré par ses immenses libéralités et son crédit. Ce n'étoit sûrement point dans l'intention pure de secourir les infortunés, qu'il a prodigué des charités & des bienfaits, mais dans des vues ambitieuses, qu'il n'a pas eu la hardiesse de réaliser. Tout le monde sçait aujourd'hui, que ce prince politique, n'avoit d'autre dessein que d'usurper la couronne à Louis XVI, dont il se feroit dé-

barrassé. Plus téméraire encore que son bisaïeul, le régent, il auroit écarté Monsieur; le comte d'Artois, expatrié & détesté du peuple, n'auroit pu nuire à ses desseins criminels; il se seroit chargé de veiller à l'éducation du Dauphin, qui n'auroit pas vécu long-temps. Par cette précaution infernale, il espéroit être proclamé roi de France par la nation même, qui auroit oublié la maison d'Artois & sa postérité; mais soit que ses complots ténébreux aient été pénétrés, soit qu'ils aient été trahis, Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, n'a pas réussi dans ses spéculations politiques, quoiquon prétende, avec quelque fondement, que si le quatorze juillet, il se fût mis à la tête des Parisiens, il régneroit aujourd'hui. Quand ce Prince intriguant s'apperçut qu'il avoit été deviné, il changea de systême, &, regrettant la perte de son argent, il se mit à accaparer des bleds, des farines, dont il chargea des flottes marchandes dans les ports de la Manche. Il approvisionna les trois royaumes de nos plus beaux fromens, qu'il avoit recueillis de nos fertiles provinces à très-bas prix. (Il avoit payé comptant, & le cultivateur infortuné avoit cédé à sa loi.) Ces bleds débarqués lui ont procuré des millions. Ce fut dans ce moment qu'il fit courir le bruit à Paris qu'il achetoit pour vingt

millions de grains en Angleterre pour la ſubſiſtance de la nation françoiſe. C'étoit une impoſture évidente. D'abord l'Angleterre, dans aucun temps, n'a vendu de bled; elle en achete au contraire, & eſt assez ſage pour avoir toujours des magaſins de cette denrée premiere, dont le ſol ingrat de cette iſle ne fournit pas une quantité ſuffiſante à la ſubſiſtance de ſes colons. Il étoit encore une autre abſurdité, c'eſt qu'immédiatement après une récolte ſi abondante, récolte qui ſuffit pour alimenter trente millions d'ames pendant quatre ans, (enſuppoſant que les années ſuivantes devinſſent infertiles) la France n'avoit pas beſoin des bleds d'un pays étranger. Ici on apperçoit clairement la duplicité & la mauvaiſe politique du duc d'Orléans; car il ne pouvoit rencontrer que des contradicteurs, des incrédules; c'eſt ce qui eſt arrivé. Mais l'ambition, mais l'intérêt ne raiſonnent pas conſéquemment. Le Prince que je dépeins ſe moqua des probabilités, il ne vouloit que dire quelque choſe pour qu'on ne lui reprochât point de n'avoir rien dit. Il s'embarraſſoit peu qu'on le crût ſur ſa parole. Son intention n'étoit point de perſuader, mais bien de commercer, de s'enrichir : ce qu'il a fait. Nulle conſidération ne l'arrêtoit. Il avoit laiſſé en France une tourbe de prôneurs ſoudoyés, qui

n'en imposoient à personne , mais qui parloient toujours comme ils parlent encore. Le duc d'Orléans entretenoit & entretient encore avec eux une correspondance suivie , à la faveur de laquelle il n'a jamais ignoré qui se passoit ici.

Le prince a beau être fourbe & dissimulé, il lui est impossible de n'avoir pas de confidens, d'agens. Il faut que malgré lui il communique ses vues politiques & ambitieuses à des favoris , qui, à leur tour ont des hommes affidés qui font parler, qui font agir d'autres individus. Ceux-ci largement soudoyés, répandent mille faux bruits dans les cafés, les maisons publiques, les jardins royaux, les promenades; ils écrivent dans les provinces, où ils entretiennent des correspondances, ils voyagent & sement par-tout le poison de la calomnie.

Cette troisième classe d'hommes ne connoît pas les premiers chefs intéressés à la chose, et encore moins le premier moteur. C'étoit ainsi qu'agissoient les Jésuites , dont la politique raffinée, masquée du bandeau de la Religion, auroit infailliblement réussi , s'ils avoient eu plus de patience. Mais ils ont été trop vîte.

Le duc d'Orléans, qui a pris plus d'une de leurs leçons suit leurs principes & leur marche ; mais il avoit une plus belle occasion que les en-

ſans de Loyola. Indépendamment de l'éclat de ſon nom, de ſes dignités, de ſes immenſes facultés, il s'eſt trouvé dans une circonſtance favorable, qu'il avoit préparée ; mais il n'a pas oſé frapper quand il eſt arrivé ou but. C'eſt donc une affaire manquée. Ce prince ambitieux le ſçait bien & en eſt déſeſpéré. Il ne veut pourtant pas lacher priſe ; il cabale, il intrigue ; de la capitale d'Angleterre, il remue, & à force d'or & d'intelligences, il s'imagine monter au ſommet de la puiſſance, qu'il ne tenoit qu'à lui d'avoir. C'eſt dans cette confiance qu'il a par-tout des émiſſaires, des eſpions, des partiſans.

Cette vérité eſt ſi conſtante, qu'il eſt maintenant détenu dans les cachots du Châtelet de Paris, un particulier, nommé *Curcy*, qui a été arrêté à *Bourg-en-Breſſe*, où il s'étoit rendu, après avoir parcouru toute la province, en cherchant à ſoulever le peuple contre le roi et l'assemblée nationale. Cet émissaire se disoit envoyé par M. le duc d'Orléans, et publioit qu'il falloit, de toute nécessité, le nommer régent du royaume ; mais, malheureusement pour ce prôneur, fanatiquement attaché à ce duc ambitieux, il fut arrêté, après des propos audacieux, incendiaires, par les habitans de *Bourg-en-Breſſe*, citoyens fideles à *la nation*, *à la loi & au roi*. L'information faite ſur les lieux, il

s'eſt trouvé que cet homme étoit grievement coupable.

Les juges de Bourg-en-Breſſe, n'ont pas voulu ſuivre cette affaire, ils ont pris le ſage parti d'envoyer cet homme au châtelet de Paris, où il eſt en cet inſtant. Voilà les manèges du duc d'Orléans.

Il y a long-temps qu'on n'eſt plus la dupe de ſa prétendue négociation politique en Angleterre, prétexte de ſon voyage forcé; ſa miſſion n'étant pas de s'occuper des intérêts de ſa nation, il ne veilla qu'aux ſiens. Il gagna des monceaux d'or du fruit de ſes accaparemens. Il intrigua, il cabala & fit cabaler par ſon crédit & ſes généroſités politiques dans le parlement d'Angleterre. Il calculoit qu'il étoit mal vu de ſa nation, qui l'avoit pénétré, qui lui avoit, comme à tous les autres princes, ôté ſes priviléges, qui lui avoit retiré ſa confiance, qui le réduiſoit au niveau des citoyens, Il voyoit qu'il ne lui reſtoit plus l'eſpérance de la tromper encore, après l'avoir tant de fois trompée. Alors il conçut, pour ſe venger, un ſyſtème différent. Quel eſt-il? On ne pourroit l'imaginer, ni le croire, s'il n'étoit atteſté par des faits. Il parvint à perſuader aux grands ſeigneurs Anglois, à la chambre-haute, que l'inſtant de la révolution françoiſe, qui diviſoit tous les corps de ce vaſte & puiſſant

puiſſant empire étoit précieux, qu'il falloit que les Anglois, ſi maltraités par la perte de l'Amérique ſeptentrionale, dans la derniere guerre, en profitaſſent pour ſe dédommager à nos dépens de leurs calamités & de leurs humiliations. C'étoit bien-là le caractere d'un traître à ſa patrie; c'étoit le premier crime de lèze-nation; mais cet attentat lui paroiſſoit néceſſaire; cette perfidie étoit indiſpenſable pour parvenir à ſes fins politiques & récupérer, ſinon l'eſtime, la conſidération, la confiance des François; du moins ſon autorité, ſon empire, ſon influence dans les opérations du gouvernement auquel il entendoit préſider. Ses projets anti-patriotiques n'eurent pas tout le ſuccès qu'il en attendoit. Les lords propoſerent, en plein parlement, de rompre tous les traités qui unissent l'Angleterre à la France, & de déclarer une guerre ouverte. Que l'inſtant étoit heureux, & qu'il falloit le ſaiſir pour ſe venger des François, leurs ennemis naturels! Ils firent de concert tout ce que la politique, l'intérêt et l'ambition leur ſuggéroient. Peut-être ces votants n'avoient-ils pas tous les torts, quoiqu'il ſoit vrai que nous ſommes en état de leur faire face, malgré les diviſions inteſtines qui nous agitent.

Dans un pays comme la France, dans un empire ſi peuplé, où tout citoyen eſt ſoldat, quel

avantage les Anglois auroient - il retiré de leur rupture ? Quelle ressource les ariſtocrates François auroient - ils trouvée ? Mais les Grands de la chambre - haute, excités, & par leur ambition & la perſuaſion des réfugiés François, raiſonnerent autrement. Le roi d'Angleterre, prince pacifique, ne goûta point leurs inductions. La chambre basse, (diſons mieux) les communes, compoſées des députés du peuple, fatiguée encore des échecs d'une guerre longue & malheureuſe s'opposerent vivement aux intentions des pairs ; elles combattirent leurs opinions, leurs conſeils par des raiſons puissantes. On s'échauffa de part & d'autre. Les perſonnalités ſuccéderent aux querelles, aux contradictions. Le peuple ſe réveilla & s'apperçut que les ſeigneurs vouloient l'engager dans une guerre, dont l'iſſue ſeroit fort incertaine, & dont lui ſeul payeroit tous les frais. Il cria, il réſiſta ouvertement. Il expoſa la néceſſité d'entretenir la bonne harmonie qui regnoit entre les deux nations. Il fit l'éloge de la générosité françoiſe qui avoit briſé ſes chaînes & immolé ſes tyrans, à une prompte & juſte vengeance. Ce peuple naturellement jaloux de ſa liberté, de ſon indépendance, voulut, à notre imitation, arborer la cocarde patriotique, & forcer les grands à la porter eux-mêmes. Premier grief qui déplut

aux ariſtocrates de l'Angleterre. Alors grand tapage , grande rumeur, inſultes, menaces , défis & cartels. Le ſang arroſa les rues de l'Angleterre. Les provinces ſuivirent cet exemple , & bientôt les trois royaumes, loin de s'occuper de l'idée de la guerre, s'obſtinerent à vouloir entretenir la bonne harmonie avec nous.

Les ariſtocrates françois , furent au déſeſpoir. Notre duc d'Orléans, qui les préſidoit depuis ſa coalition avec eux, en pâlit ; mais pour maſquer les efforts , les tentatives qu'il avoit faits , il prit un autre parti , eſpérant qu'on l'en croiroit ſur des dehors, ſur des paroles, des lettres & des aſſertions. Il avoit gagné de l'argent de ſon commerce ; il en avoit gagné par ſes eſcroqueries au jeu ; il en avoit reçu des lords *Pitt* & *Fox*, miniſtres d'Angleterre, argent qu'il ſe propoſe bien d'employer à ſon retour en France , pour opérer une contre-révolution favorable à ſes deſſeins politiques , deſſeins qui entrent dans les vues des ariſtocrates Anglois , comme dans les intentions des nôtres. On a des nouvelles certaines de ſon arrivée , muni de millions pour ſe faire un parti clandeſtin. Mais pour en impoſer à la nation françoiſe , & mettre ſes complots en exécution, il a eu la fauſſeté d'écrire au préſident de l'aſſemblée nationale, pour le prier de faire agréer à ces

illuſtres ſénateurs, ſes regrets de ne point aſſiſter à leurs ſages délibérations, & de ne point être à portée de prononcer le ſerment civique avoué par ſon cœur. Il ajoute, ce prince perfide, qu'il appuyera de tout ſon pouvoir la nouvelle conſtitution; il finit par aſſurer les auguſtes membres, de la pureté de ſes intentions envers ſa patrie, dont il dit épouſer les intérêts en Angleterre, par la commiſſion que le roi lui a confiée. Peut-on pouſſer plus loin l'impoſture ? Peut-on être plus faux, & plus dangereux ? O François ! O Pariſiens! méfiez-vous des proteſtations affectueuſes d'un prince déſeſpéré, de n'avoir point conſommé votre ruine & l'extinction de la famille royale. Que le paſſé vous éclaire pour l'avenir. Réjouissez-vous de voir bientôt les ariſtocrates anglois, venir en France chercher un abri contre la vengeance de leurs compatriotes.

Forcez vos Seigneurs de reparoître, ou ſaiſissez tous leurs biens. Armez-vous. Penſez que votre triomphe n'eſt pas encore assuré, qu'on va renouveller les piéges dans leſquels vous tomberez infailliblement, ſi vous êtes assez crédules pour dépoſer aveuglément votre confiance entre les mains des ariſtocrates trop intéressés à vous trahir & à vous perſécuter. Suivez le fourbe duc d'Orléans, dans toutes les regles de ſa politi-

que criminelle & de ſes projets incendiaires. Ne vous endormez point ſur vos lauriers ; redoublez votre ardeur & votre vigilance, ſi vous ne voulez point perdre en un ſeul jour le fruit de vos conquêtes, & cette liberté ſi douce, ſi naturelle, ſi déſirable, ſans laquelle il n'eſt plus aucun avantage ſur la terre. C'eſt dans les momens que Louis-Philippe-Joſeph d'Orléans vous caressera, vous accablera de bienfaits que vous avez tout à redouter. Ne vous en rapportez qu'à ces généreux défenſeurs du droit de l'homme & de la liberté, qu'à l'assemblée nationale. Qui ſait de quels crimes eſt capable un Prince assez tortueux, assez perfide pour assurer ſa patrie de ſon amour, de ſon eſtime, au moment même qu'il fait tout pour la perdre & l'asservir ſous un joug de fer, ſous le poids d'un eſclavage plus cruel, plus douloureux mille fois que la mort ! Forts les uns par les autres, vous n'avez rien à craindre ſi vous reſtez ſur vos gardes, ſi vous conſervez votre patriotiſme : mais, tremblez, ſi vous n'écoutez point les conſeils d'un fidele compatriote, prêt à verſer juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour assurer votre liberté, pour achever le grand ouvrage de la révolution heureuſe, qui eſt le garant ſacré de votre bonheur, & l'horoſcope de l'égalité.

Nsta. Il refte encore des amis au duc d'Orléans dont on peut fe méfier ; les M.....u , les D....t , les L....h , les B....e , les abbé M....y. Ces honnêtes gens viennent d'envoyer en Angleterre , le docteur Schaiffert , le feul homme qui ait affez de crédit fur l'efprit pufillanime du Prince, pour le déterminer à revenir. MM. *Schée*, *Clarke* & *Laclos* , auteur des liaifons dangereufes, tous trois fes précurfeurs, font attendus tous les jours pour l'annoncer.

F I *N.*